

Philippe Foro (dir.), *L'Italie et l'Antiquité du Siècle des lumières à la chute du fascisme*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017, 303 p.

Christophe Poupault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/11660>

DOI : [10.4000/cdlm.11660](https://doi.org/10.4000/cdlm.11660)

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2019

Pagination : 267-270

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Christophe Poupault, « Philippe Foro (dir.), *L'Italie et l'Antiquité du Siècle des lumières à la chute du fascisme*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017, 303 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 98 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/11660> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.11660>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Philippe Foro (dir.), *L'Italie et l'Antiquité du Siècle des lumières à la chute du fascisme*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017, 303 p.

Christophe Poupault

- 1 Philippe Foro, enseignant-chercheur à l'université de Toulouse, spécialiste de l'histoire politique et culturelle de l'Italie contemporaine, rassemble dans cet ouvrage pluridisciplinaire vingt-deux contributions dont certaines sont issues d'un colloque qu'il avait organisé en novembre 2009, à Toulouse, sur « L'Italie et l'Antiquité du Siècle des Lumières à la Grande Guerre ». Sur un temps long, qui débute avec l'émergence du *Risorgimento* au XVIII^e siècle et qui se termine avec la période fasciste, l'ouvrage interroge les liens polymorphes et multiformes qu'établissent la pensée, la politique et les arts italiens avec l'Antiquité. Il s'inscrit dans la continuité des nombreuses recherches qui, depuis plusieurs années, s'intéressent à la réception des thèmes antiques dans l'Italie contemporaine. Rome et son Empire, qui sont des modèles d'organisation politique, culturelle et d'unité, mais aussi un point de repère artistique, ont tôt inspiré la nation italienne. Les régimes successifs ont repris à leur compte l'image de la puissance romaine et impériale en instrumentalisant le culte de la romanité à leur profit. Avec le fascisme, la restauration du mythe de Rome a été l'occasion de faire le lien entre le passé, le présent et le futur.
- 2 L'introduction de Philippe Foro présente le contexte politique général de l'Italie pendant la période et justifie le cadre chronologique. Le XVIII^e siècle incarne le renouveau de l'attention portée au patrimoine antique et aux études classiques, amorcé à la Renaissance. Tout au long du XIX^e siècle, qui correspond à la période unitaire, l'Antiquité, pour la plupart des patriotes, est une référence importante. Sous le fascisme, la Rome antique devient un mythe qui sert la conception de l'histoire imposée par le régime et qui légitime son pouvoir. Les contributions sont rassemblées dans

quatre parties thématiques. Chacune fait l'objet d'une courte présentation qui n'annonce pas systématiquement tous les articles qui la composent.

- 3 La première partie, intitulée « Discours politiques », est surtout centrée sur la période fasciste. Elle commence par une contribution de Jean-Yves Frégné sur le rapport au monde gréco-latin de Giuseppe Mazzini qui « circonscrit l'importance de l'Antiquité à la sphère de la pensée religieuse » (p. 26) et déplore son usage politique. Leandro Polverini montre au contraire comment, lors des expositions et des manifestations du cinquantième de la proclamation du royaume d'Italie, en 1911, l'État, dans une dialectique entre modernité et Antiquité, cherche à afficher les progrès effectués au cours d'un demi-siècle d'unité, tout en mettant en exergue, grâce à l'Exposition archéologique de Rome, l'héritage de la civilisation romaine, en faisant de la « troisième Rome » l'héritière de la première. Jan Nelis étudie ensuite les discours anti-romains de Mussolini avant 1915. Pendant sa période socialiste, il assimile Rome au pouvoir catholique et au pouvoir libéral qu'il honnit. En outre, son intérêt pour la régénération nationale prime, loin de la propagande du régime fasciste qui en fera un défenseur de la romanité depuis sa plus tendre enfance. Le parallèle mis en évidence par Philippe Foro entre Mussolini et Auguste, tous deux fondateurs d'un régime et d'un empire, constructeurs et urbanistes, promoteurs de colonies, favorables aux compétitions sportives (les jeux dans l'Antiquité), pour le prestige de leur régime, rappelle combien le gouvernement fasciste exalte la romanité dans sa pratique du pouvoir. L'article de Mariella Colin le prouve également en étudiant, sous le fascisme, les références à la civilisation romaine dans les livres pour l'enfance et la jeunesse, notamment l'importance accordée au *Natale di Roma*. Elle souligne que « la propagande attribue à Rome la paternité de l'État totalitaire » (p. 72) et de l'Empire, proclamé en 1936. Une autre contribution de Jan Nelis, après avoir proposé quelques pistes de recherches sur l'héritage identitaire de la Rome antique durant le *Ventennio nero*, comme la réception fasciste de Jules César qui n'a fait l'objet que de travaux partiels, ou le rôle et la fonctionnalité de la romanité dans la culture populaire, revient sur l'utilisation du mythe de Rome comme élément majeur de l'idéologie et de la culture fascistes, en rappelant qu'il n'est jamais un retour en arrière mais au contraire une projection vers l'avenir. Il nourrit la construction totalitaire, développe la fierté nationale et encourage l'impérialisme. Cette première partie s'achève par une analyse de Claudia Müller sur les relations entre catholicisme et fascisme dans le culte de la romanité.
- 4 La seconde partie s'intitule « Institutions et Archéologie ». Les trois premières contributions traitent de l'importance de l'archéologie dans la politique culturelle de l'Italie avant et après l'Unité, afin qu'elle préserve son patrimoine national et qu'elle renforce son prestige politique, notamment face à la concurrence scientifique européenne. Sarah Rey étudie le parcours d'Albert Grenier, membre de l'École de Rome, qui participe à la fin du XIX^e siècle à des campagnes de fouilles sur les Étrusques à Bologne. Ses découvertes se heurtent aux enjeux régionaux et nationaux d'une discipline en plein essor, où les interprétations archéologiques sont intimement liées au contexte politique d'un régime qui cherche à trouver dans le lointain passé de la péninsule les preuves d'une unité précoce. Nathalie de Haan s'intéresse à l'archéologie classique en Campanie pendant le fascisme en montrant, à partir des actions d'Amedeo Maiuri et d'Umberto Zanotti-Bianco, que le contrôle du gouvernement de Mussolini n'a pas toujours été aussi déterminant et que son instrumentalisation de l'archéologie est plus complexe qu'en apparence. Une autre contribution de Nathalie de Haan revient

ensuite sur la période d'avant l'Unité. Elle traite de la découverte de Pompéi au XVIII^e siècle qui, malgré son influence sur le développement du goût néo-classique en Europe, n'a jamais fait l'objet d'une place prépondérante pendant le *Risorgimento*, y compris concernant les réflexions sur le passé de l'Italie, avant tout parce que la cité faisait partie du royaume des Deux-Siciles, synonyme de stagnation et d'hostilité au processus unitaire, si bien que sa valorisation dans le patrimoine national ne s'est développée que dans les années 1860, grâce aux efforts de Giuseppe Fiorelli qui défendait à la fois l'intérêt national du site et la valeur universelle qu'il représentait. Sarah Rey, à nouveau, analyse ensuite le refus du serment sous le fascisme et le nazisme de deux antiquisants, Gaetano de Sanctis et Kurt von Fritz. Si les parcours de ces deux savants et les raisons de leur refus sont connus, l'intérêt de la contribution est qu'elle présente leur carrière en parallèle et à l'aune de l'évolution des deux régimes totalitaires, au sein desquels l'antifascisme était rare parmi les archéologues et les spécialistes d'histoire antique. Pour finir, Leandro Polverini s'intéresse à la réorganisation fasciste des études historiques et de l'Institut italien pour l'histoire ancienne, en lien avec l'emprise du régime sur les institutions scientifiques.

- 5 La troisième partie, « Arts et Antiquité en Italie », regroupe des articles fort divers. Michel Lehmann propose une analyse de la valeur esthétique de l'Antiquité dans *Nabucco*, opéra de Verdi devenu un symbole dans la lutte nationale italienne. Si l'histoire ancienne suscite un faible intérêt chez le compositeur, l'auteur assure que « nous pouvons raisonnablement postuler que Verdi a su trouver dans son *Nabucco* un ton tragique à la manière antique » (p. 174) et que « l'Antiquité prend forme sur scène par un jeu de strates » (p. 175). La contribution suivante, écrite par Philippe Foro, fait repartir le lecteur au XVIII^e siècle puisqu'elle traite du voyage en Italie de Montesquieu, dans le cadre du Grand Tour, occasion de son ouverture à l'art et au patrimoine antiques. Les témoignages de l'écrivain permettent de saisir la façon dont il a participé au prestige du patrimoine romain de l'Italie. Christophe Imbert, à partir des écrits de Giambattista Vico, Giovanni Battista Piranèse et Saverio Bettinelli, s'intéresse à la façon dont, au Siècle des Lumières, ont surgi « les éléments capables de fonder une mystique de l'italianité propres à préserver le rôle tutélaire de Rome et à lui faire traverser avec succès un romantisme et une modernité parfois ostensiblement anticlassiques » (p. 193). Sarah Amrani, dans deux contributions successives, clôturait la partie en analysant les références à l'Antiquité dans les œuvres de Gabriele D'Annunzio, puis d'Emilio Gada et de Vitaliano Brancati, ces deux derniers ayant été des pourfendeurs de l'Italie fasciste, très critiques vis-à-vis de l'instrumentalisation de l'héritage romain par le régime de Mussolini.
- 6 La quatrième et dernière partie traite de « Figures antiques ». Arnaldo Marcone évoque la place de César et de Cicéron dans la culture italienne et l'historiographie à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, en réhabilitant le second par rapport à son illustre contemporain. Tatiana Crivelli met en exergue la place des héros et héroïnes de l'Antiquité dans les *Chants* de Giacomo Leopardi, à partir de l'exemple de Télésille, poétesse et guerrière grecque du IV^e siècle avant Jésus-Christ. L'article suivant, d'Antonella Capra, aborde la question de l'Antiquité et du cinéma en examinant l'intérêt pour les films historiques durant les premières années du cinéma italien. L'auteur s'interroge en particulier sur leur portée dans la construction de l'identité italienne et sur leur rôle didactique dans la politique impérialiste conduite par l'État en Afrique. Marie-Laurence Haack traite ensuite de la façon dont l'intellectuel Giulio

Evola, soutien idéologique au régime fasciste sans avoir adhéré au PNF, a encouragé le culte de la romanité en dénigrant le passé étrusque de l'Italie qu'il jugeait décadent, pour mieux valoriser le mythe de Rome, symbole d'unité et d'universalité. Anne-Violaine Houcke retrace enfin, dans la dernière contribution, la place de la romanité dans les films de Federico Fellini qui mettent en scène l'Italie fasciste. Elle aborde subtilement la façon dont le fascisme a été pour le réalisateur l'occasion d'une réflexion sur le pouvoir des images.

- 7 Ce collectif, par la richesse des contributions, permet de questionner en permanence les rapports entre passé et présent. Chaque article approfondit utilement des thématiques centrales pour tous ceux qui s'intéressent aux rapports de l'Italie contemporaine à l'Antiquité, à l'instar de l'utilisation politique de l'archéologie à l'époque libérale et sous le fascisme, des références au mythe de Rome pendant le processus unitaire, ou bien des diverses instrumentalisation de l'Empire romain par le régime de Mussolini, ainsi que leurs limites. Il pêche cependant par un manque de cohérence chronologique dans l'ordre de présentation des textes. En outre, l'absence de conclusion, qui aurait sans doute permis de mieux appréhender les apports généraux de l'ouvrage, est une faiblesse. De surcroît, on ne peut que regretter qu'il n'y ait pas d'index. La bibliographie présentée à la fin du livre est quant à elle très sommaire. Elle ne cite pas par exemple la recherche fondamentale d'Antonino de Francesco, *The Antiquity of the Italian Nation. The Cultural Origins of a Political Myth in Modern Italy, 1796-1943*, parue en 2013 aux Presses de l'université d'Oxford. Cette publication collective confirme néanmoins que les sujets les plus divers nourrissent la vision de la romanité dans l'Italie contemporaine, dont l'utilisation est autrement plus complexe et variée que ce qu'une rhétorique en apparence répétitive laisse augurer.

AUTEUR

CHRISTOPHE POUPAULT

Université Nice Côte-d'Azur, CMMC